

il se fait admettre à tous les mystères, avide à la fois et de gloire et de superstition. La Grèce l'appelle Hadrien le Panhellénique; l'Achaïe le nomme son restaurateur; Mégare l'appelle son père nourricier (ΤΡΟΦΕΑ); Athènes son sauveur et son fondateur; (ΣΩΤΗΡΑ ΚΑΙ ΚΤΙΣΤΗΝ). Toutes les cités grecques, depuis Argos jusqu'à Tarse, plus flatteuses et plus flattées par lui que les cités de l'Occident, le nomment, comme Jupiter, *Olympien*. Une ville de Cilicie l'appelle sauveur du monde (ΤΟΝ ΣΩΤΗΡΑ ΤΟΥ ΚΟΣΜΟΥ)¹.

La Grèce devait en effet à Hadrien une certaine reconnaissance. Son voyage avait été une véritable résurrection de la Grèce, au moins de la Grèce savante. Athènes, où des chaires de rhétorique et de philosophie, fondées par les empereurs, sont entourées d'honneurs et de privilèges nouveaux²; Athènes va redevenir la capitale intellectuelle du monde, et ressaisir le sceptre que lui disputent Smyrne, Éphèse, Marseille, Alexandrie. Ce sera plus que jamais le règne des rhéteurs ou, comme on les appelle, des *sophistes*, ces hommes si honorés en leur siècle, si oubliés depuis. Aux uns, le Musée d'Alexandrie sera ouvert comme une glorieuse retraite, aux autres les préfectures, les consulats, les richesses viendront en abondance. Leurs villes, fières de leur gloire et souvent heureuses de leurs bienfaits, leur dresseront des statues. Lollianus d'Éphèse, le premier titulaire de la chaire d'Athènes³, et en même temps stratège de cette république, nourrira des

Inscription d'Anemurium, en Cilicie. Greppo.

¹ La chaire de rhétorique (σοφιστικὸς θρόνος) recevait 10,000 drachmes. (Philostrate, II, 2; Lucien; *Eunuch.*, 3.) La chaire de philosophie (πολιτικὸς θρόνος), un talent. (Philostrate, *ibid.*); selon Tattien, 600 pièces d'or (15,000 l.). Antonin et Alexandre Sévère firent de nouvelles libéralités aux professeurs.

² Προσέτη μὲν τοῦ Ἀθηνῶσι θρόνον πρώτου. Philostr., *Sophist.*, I, 25.

bénéfices de sa chaire la ville affamée. Favorin d'Arles, Denys de Milet, Marc de Byzance seront récompensés par Hadrien, « de tous les princes le plus disposé à encourager ce genre de vertu¹ » (la rhétorique). Mais de tous ces rhéteurs le plus honoré et le plus arrogant sera Polémon. Il a été accablé d'honneurs presque dès son enfance; Trajan l'a dispensé des droits de péage quand il est en route; Hadrien lui a accordé à lui et à ses descendants la présidence des jeux d'Olympie; il a pu faire la fortune de deux villes, sa patrie d'origine, Laodicée, et sa patrie de choix, le domicile de sa rhétorique, Smyrne. A Smyrne, il a bâti un marché, un temple et un gymnase, le plus beau de l'Asie, tout cela avec les millions que lui a donnés Hadrien et dont il a gardé une bonne part pour lui-même². Magnifique et orgueilleux, il ne marche pas sans une multitude d'esclaves, de chiens, de chevaux dont les mors sont en argent; il traite, dit-on, les villes comme ses inférieures, les empereurs comme ses égaux, et les dieux comme les empereurs. Quand il se sent près de mourir, ce parleur infatigable dit à ses amis: « Fermez bien mon tombeau, pour que le soleil ne me voie pas réduit à me taire. »

Tels étaient les succès et les récompenses du grand art de la rhétorique. Et même, quand il s'agissait de sciences moins frivoles et par suite moins appréciées, le génie hel-

¹ Philostrate, *Sophist.*, I, 24.

² Hadrien lui donna pour Smyrne, d'abord mille myriades (dix millions de francs), qu'il employa à ces constructions; puis 25 myriades (250,000 fr.), qu'il dépensa pour lui-même. Comme les Smyrnéens se plaignaient, Hadrien leur répondit: « Antonius Polémon m'a rendu ses comptes. » Philostr., *Vit. sophist.*, I, 25; Verus, *ad Fronton.*, II, 3; M. Caesar, *ad Fronton.*, 3. Jugement de Marc-Aurèle sur l'éloquence de Fronton., *ad Verum.*, I, 9.

lénique recevait encore de glorieuses récompenses. L'annaliste Philon devenait consul, Hadrien arrachait le Grec de Nicomédie, Arrien, à ses livres et aux entretiens familiers d'Épictète, pour le faire et consul et gouverneur de province et général d'armée. Sous les ordres d'Arrien, un autre Grec, nommé Xénophon, était appelé à commander les armées romaines. Ne semble-t-il pas qu'avec ce nom de Xénophon l'ancienne Athènes et l'ancienne Grèce se relèvent et que l'empire romain ne doit plus être bientôt que l'empire hellénique?

Lorsque après cette bienfaisante visite à la Grèce qui terminait six années de voyage, après ce circuit complet de l'empire qui s'acheva par une ascension au mont Etna, Hadrien revint enfin à Rome (126), ce ne fut pas encore le terme de ses voyages. Au bout de deux ans nous le voyons repartir pour l'Afrique (129) : en Afrique, la flatterie se plut à dire qu'Hadrien avait amené avec lui des pluies abondantes après cinq ans de sécheresse. Nous le retrouvons encore deux fois à Athènes (127 et 133), comblant de nouvelles faveurs cette ville privilégiée, présidant comme archonte aux fêtes de Bacchus ; achevant et consacrant ce temple de Jupiter Olympien, commencé depuis 560 ans ; recevant l'initiation aux grands mystères d'Éleusis dont il n'avait encore franchi que le premier degré. Nous le trouvons en Syrie, en Arabie même, dans cette Arabie romaine (Arabie Pétrée) dont les monnaies l'appellent aussi le restaurateur. Il convoque en Orient un congrès de rois, rois vassaux, tributaires, alliés, jadis ennemis (130). Quelques-uns méprisent son invitation ; il les force à s'en repentir, non par le mal qu'il leur fait, mais par le bien qu'il fait aux autres. Il rend au roi des Parthes

Chosroès, sa fille, demeurée, depuis les guerres de Trajan, prisonnière des Romains ; il lui promet même de lui rendre, mais il ne lui rend pas, le trône d'or de ses ancêtres, autre trophée des guerres de Trajan¹. Il donne des rois à quatre peuples du nord et de l'orient de la mer Noire². Il reçoit une ambassade d'un roi de la Bactriane, limitrophe de l'Inde. Tous ces princes, il les renvoie enrichis de ses présents, éblouis de sa munificence, enorgueillis de ses caresses. Si Hadrien eût vécu davantage, Rome se fût fait une clientèle de monarches, plus étendue que la souveraineté armée rêvée par Trajan. Trajan serait peut-être allé en Chine l'épée à la main, Hadrien y serait certainement allé comme diplomate et comme curieux. L'un eût conquis le monde, l'autre l'eût gagné.

Et pendant ces voyages le peuple de Rome avait-il à se plaindre ? Il n'y perdait ni un boisseau de blé, ni une pantomime, ni une bête féroce. Sauf les délateurs et les supplices, rien ne lui manquait des magnificences du temps de Néron. Hadrien restaurait ses monuments³ ; Hadrien absent faisait tuer en un jour cent lions dans l'arène, parsemer de baume et de safran les bancs du théâtre, distribuer au peuple, non-seulement du pain, mais des parfums ; Hadrien, partant, n'emmenait ni un gladiateur ni un histrion : vous voyez bien que Rome ne souffrait pas de son absence.

Et de plus, quand il revenait, il revenait plus Grec, plus

¹ Spartian. 15.

² *Malassus*, roi des Lazes (Lazistan) ; *Resmagas*, des Abazes (Mingrèlie ; *Spadagas*, des Saniges (Imérétie) ; *Stachemphax*, des Zicchi. (Arrien, *de Ponto*.)

³ Le Panthéon, les *Septa Julia*, la basilique de Neptune, le Forum d'Auguste, les bains d'Agrippa, plusieurs temples, celui de la Bonne Déesse ou au moins sa statue changée de place. Spartian. 19.

homme d'esprit, plus magnifique, plus amusant que jamais. C'était toujours, sans doute, la simplicité traditionnelle de Trajan et d'Auguste; leur familiarité au souper, à la chasse, au bain; mais relevées par une certaine pointe d'esprit et une grâce particulière à Hadrien. A ses amis, il envoyait son *tétrapharmaque*¹, son plat favori et dont il était l'inventeur; car il était même cuisinier. Avec son peuple il causait; quand on voulait, sous prétexte de dignité, lui interdire cette satisfaction, il se plaignait qu'on « le privât des joies communes de l'humanité. » Un jour qu'il se baignait dans les bains publics, il vit un vieux soldat réduit à se frotter le dos contre une colonne: « Que ne te fais-tu frotter le dos par ton esclave? — Je n'en ai pas » (ce qui était pour un Romain une marque d'insigne pauvreté). Hadrien lui donna des esclaves et de l'argent. Le lendemain, ce ne fut au bain où le prince se baignait que soi-disant vieux soldats se frottant le dos contre les colonnes. Hadrien comprit, mais il les engagea tout simplement à se frictionner les uns les autres. — A un homme qui était venu en cheveux blancs lui demander une faveur, et qui le lendemain reparaisait à son audience, s'étant donné la grâce de faire teindre ses cheveux: « Hier encore, dit-il, j'ai refusé à ton père ce que tu demandes aujourd'hui. »

Ne demandez pas maintenant si ce César hellénisé oubliait les lettres, ses constantes amours. Il eût été bon de le voir dans quelqu'une de ses haltes à Rome ou à Tibur, au milieu de sa cour de savants, d'artistes, de poètes, de musiciens, de géomètres, de beaux esprits; les traitant

¹ *Tétrapharmaque* (ou quadruple drogue), composé de tétines de truie, de paon, de faisan, de jambon pané. D'autres y ajoutent du sanglier et l'appellent *Pentapharmaque*. Spartian., in *Hadr.*, in *Oel. Vero*.

bien et les enrichissant mieux¹, à la condition seulement qu'ils ne fussent ni trop distingués ni trop médiocres, pour n'exciter ni sa jalousie ni son dégoût; les questionnant, leur répondant, leur posant un problème pour le résoudre lui-même; leur tenant tête en prose, en vers, en grec, en latin, au repos, à l'improviste; faisant des tragédies, des poèmes, des épigrammes, des mémoires sous le nom de son affranchi Phlégon; se laissant quelque peu critiquer, mais critiquant beaucoup; raillant et mystifiant un peu trop pour un prince. Dans ce salon, le vieux Épictète continuait au palais des Césars les leçons de morale commencées dans l'exil de Nicopolis². Favorin d'Arles, rhéteur grec né dans la Gaule³, discutait avec l'empereur, se laissait sagement battre par lui, et comme on lui reprochait d'avoir mal soutenu l'honneur de la grammaire: « Voulez-vous, disait-il, que je me croie plus savant qu'un homme qui a trente légions sous ses ordres? » Ce qui n'empêcha pas, un peu plus tard, Favorin d'exciter la jalousie et d'encourir la disgrâce de l'empereur. Florus⁴, poète et

¹ *Omnes professores honoravit et divites fecit.* Spartian., 16.

² Selon Suidas, Épictète aurait vécu même jusqu'au temps de Marc Aurèle. Mais cela est inadmissible, Épictète ayant commencé à philosopher sous Néron, c'est-à-dire en l'an 68 au plus tard. Voyez Suidas et Themist., *Orat.*, 5.

³ Sur Favorin d'Arles, voy. Eusèb., in *Chron.*; Lucien, *Eunuchus*, p. 556; D. *Demonax*, p. 549; C. D.; Philostrate., *Vita soph.*, I, 8; Dion, LXIX, 5; Spartian. 16.

⁴ L. Annaeus Florus, auteur d'un abrégé d'histoire romaine qui nous est resté. On connaît son épigramme:

Ego nolo Caesar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

Et la réponse d'Hadrien:

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,

grand buveur, échangeait avec Hadrien des épigrammes dont le prince n'avait pas lieu de se fâcher et dont il fallait bien que le poète prit son parti. Hadrien, avec l'intelligence des grandes choses, avait la facilité des petites. Il était homme du monde comme les anciens ne le furent guère, d'un extérieur décent et digne, de haute taille, soigné dans sa personne, et, comme François I^{er}, ayant introduit l'usage de porter sa barbe pour cacher les cicatrices de son visage; paré d'esprit comme de corps; fidèle aux bienséances que l'œil saisit comme à celles que le goût apprécie. Sa personne couronnait dignement cette civilisation romaine où se réunissait toute la civilisation antique. « Nul, dit un ancien, ne connut mieux que lui toutes les élégances de la vie. »

Ne demandez pas non plus, si, en revenant de sa chère Grèce, Hadrien revenait plein d'ardeur pour imiter les chefs-d'œuvre qu'il venait d'admirer. Après tant de cirques bâtis à Rome, un nouveau s'éleva encore¹; un temple fut consacré à Trajan; un autre temple s'éleva dont Hadrien fut lui-même l'architecte, en l'honneur de deux grandes déesses, l'une, peut-être la moins négligée de l'Olympe, l'autre la plus puissante sur la terre, Vénus et Rome. Pour faire ce temple, Hadrien reprit sur le palais ruiné de Néron une aire de trois cents pieds sur cinq cents, fit enlever par vingt-quatre éléphants la statue colossale de l'empereur dé-

Latitare per popinas,
Culices pati rotundos.

L'épigramme de l'Anthologie, IX, 137, est une assez sottise raillerie d'Hadrien en réponse à un grammairien affamé.

¹ On en a trouvé des restes dans la campagne au delà du château Saint-Ange. — Voyez Capitolin, in *Anton.*, 5; Procope, de *Bello gothico*, II, 1.

funt, déjà changée en celle du soleil¹, la fit reporter un peu plus loin; et, sur cette aire aplanie et relevée de vingt-huit pieds, bâtit en marbre, avec un pavé de marbre à l'entour, son temple, un au dehors, double au dedans, avec deux sanctuaires, où les deux déesses, Vénus l'heureuse et Rome l'éternelle, se trouvaient dos à dos². Hadrien déifiait ainsi la grandeur, la gloire, la félicité du peuple romain. Cette gloire ne semblait-elle pas à son apogée? Depuis onze ans, l'empire n'avait pas eu une escarmouche à soutenir contre les barbares. Depuis neuf ans, Hadrien parcourait le monde sans que ni le loisir, ni la sécurité, ni l'argent manquât à cette impériale pèrègrination. Il relevait et embellissait les provinces; on l'appelait, comme Trajan, le restaurateur et l'enrichisseur du monde³; et quand il revenait, c'était pour glorifier et embellir Rome. Aussi est-ce cette époque que Gibbon, toujours exclusivement occupé du côté matériel des choses, fixe comme l'époque culminante de la grandeur romaine.

Oui, Rome était glorieuse; mais en même temps Rome était de moins en moins romaine. J'ai déjà dit⁴ comment, depuis plus de deux cents ans, la soumission de tant de races diverses à la race romaine avait dû modifier cette race elle-même, moralement, politiquement, physiquement.

Plus les siècles marchaient, plus l'esprit romain perdait

¹ Voy. *les Césars. Néron*, § 2, t. II, p. 140, et ci-dessus, t. I, p. 75.

² V. Spartien, 18; Dion, LXIX, 5; S. Jérôme; Ammien Marcellin, XVI, 10; Athénée, VIII; Aurel. Vict., in *Maxentio*. Les monnaies portent l'image du temple avec la date ANN. DCCCLXXXIII NAT. URB. (21 avril de l'an 874 de Rome, 121 de J. C.). Mais le temple n'aurait été dédié qu'en 135. (Eus. et Cas., *Chron.*)

³ *Locupletatori orbis terrarum.*

⁴ Voyez *les Césars. Jules César*, § 1, t. I, p. 20-22; *Auguste*, § 2, p. 208; *Claude*, § 2, t. II, p. 40 et suiv., et ci-dessus, t. I, p. 44, 45.

de sa prééminence, plus le monde vaincu par Rome commençait à dominer sur elle. Le temps d'Hadrien est une des phases notables de ce mouvement. Ce n'est pas qu'Hadrien cherchât à éteindre l'esprit romain; au contraire, il révérait les traditions, il gardait les coutumes, il maintenait le culte¹, il observait l'étiquette de l'ancienne Rome; il était Romain à Rome comme dans les camps, « maintenant la discipline civile autant que la discipline militaire². » Un jour qu'il vit un de ses esclaves se promener sans façon entre deux sénateurs, il envoya souffleter l'esclave : « Qu'il apprenne, dit-il, à ne pas se familiariser avec ceux dont il peut être l'esclave demain. »

Mais, quoi qu'il pût faire en faveur de Rome, cette vie à travers le monde, cette mise en commun de la personne et des bienfaits de l'empereur, tout cela nivelait Rome et les provinces. Si le monde devenait un peu plus romain, Rome devenait beaucoup plus cosmopolite; Rome surtout devenait plus grecque. Quand Hadrien lui rapportait les mystères, les cérémonies, les savants de l'Attique; quand il reproduisait dans Rome le gymnase athénien; quand il y reproduisait, sous le nom d'Athénée³, le musée d'Alexandrie (un palais en l'honneur de Minerve et au profit des savants qu'on y logeait); quand il y établissait le culte d'Éleusis⁴: n'était-ce pas, comme au temps des Scipions, une nouvelle invasion grecque achevant d'effacer la tradition romaine? n'était-ce pas une seconde fois la Grèce soumise soumettant

¹ *Sacra romana diligentissime curavit, peregrina contempsit. Spartien.*

² *Id.* A Rome, il porta toujours la toge, et obligea les sénateurs et les chevaliers à la porter dans les rues, si ce n'est au retour du souper. Lui-même porta toujours au souper la toge et le manteau grec, jamais ces étoffes légères que se permettait la mollesse romaine.

³ Philostrate, II, 40, § 8. Victor, *de Cæsarib.*, 14.

⁴ Victor, *ibid.*

son farouche vainqueur⁵? A partir de ce règne, la littérature de l'empire romain est, on peut le dire, toute hellénique. La langue grecque, malgré le progrès de l'esprit sophistique, a encore des œuvres d'un certain éclat. La langue latine n'en possède plus. Après l'époque de Trajan, elle ne compte guère que des écrivains médiocres dont la pensée se rétrécit, dont l'idiome s'altère, provinciaux, barbares même d'origine et de langage. La littérature latine, fille, mais fille affaiblie de la littérature grecque, devait mourir bien des siècles avant sa mère.

Rome donc s'amointrit et le monde s'élève. Sans doute, quoique certains anciens aient pu le penser⁶, le niveau légal ne s'établit pas encore entre le citoyen de Rome et son sujet, mais il tend à s'établir. Des villes entières reçoivent d'Hadrien, les unes le droit de latinité, les autres le droit de cité. Celles même qui n'obtiennent pas pour leurs citoyens cette faveur sont admises, à titre de personnes civiles, à posséder et à recevoir des legs selon la loi romaine. L'édit de Nerva est, à cet égard, confirmé et développé par Hadrien⁷. Quant aux particuliers, contrairement aux principes de la jurisprudence, le fils légitime d'un Latin et d'une Romaine est déclaré citoyen romain⁸.

⁵ *Græcia capta ferum victorem cepit. Horace.*

⁶ S. Joan. Chrysost., *in Act.*, homil. 48.

⁷ V. t. I, p. 271. Ulp., *Reg.*, XXIV, 28.

⁸ Dans la rigueur du droit, comme il y a *connubium*, c'est-à-dire mariage régulier, l'enfant devrait suivre la condition de son père; c'est par faveur que le sénatus-consulte d'Hadrien en décide autrement. Mais, quant aux enfants nés d'un mariage entre Latins et étrangers, comme ici il n'y a pas *connubium*, un autre sénatus-consulte d'Hadrien décrète, conformément aux principes, qu'ils suivront la condition de la mère, quelle qu'elle soit. Voy. Gaius, I, 50, 80, 81. Un autre sénatus-consulte facilite au Latin l'entrée dans la cité romaine. *Ibid.*, III, 75.

Mais, en revanche, l'étranger qui acquiert le droit de citoyen ne l'acquiert